

Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

CHEZ LES HÉROS

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »
DANS LE NORD]

Dunkerque, octobre 1914.

M. le baron de Broqueville, président du conseil et ministre de la guerre de Belgique ; M. le baron de Broqueville, l'organisateur de la défense, celui qui, ayant prévu, donna des bases à l'état de sa patrie, nous a fait l'honneur de nous recevoir, à l'hôtel de ville de Dunkerque, dans le cabinet du maire, M. Henri Terquem, devenu le sien.

C'est dans cette cité, porte des deux pays intimes, que M. de Broqueville a établi le centre de sa résistance.

Le commandant Chabeau, son chef des services, et M. Léon Champrenault, avocat à la cour de Paris, que le ministre a attaché à son cabinet, l'assistent. Alors qu'après ceux de la Marne et de l'Aisne commence le grand combat du Nord, nous avons voulu connaître de sa bouche même les faits qui viennent d'illuminer pour les temps l'armée belge, la première à laquelle se sont heurtés les Allemands de la côte.

M. de Broqueville consentit à remonter plus loin dans l'héroïsme de son pays et, prenant l'histoire au début, il nous dit :

« Nous avions la certitude que notre territoire serait violé.

« Il y a deux ans, au moment où je déposais la nouvelle loi militaire, nous avons été avisés par un chef d'Etat des plus avertis que le miracle de 1870 ne se reproduirait pas.

« Les nouvelles lois, vous le savez, ont toujours des adversaires, la nôtre en rencontre d'assez puissants, si bien que pour vaincre ces attaques je dus réunir un comité secret. Je l'instruisis de la confiance de la tête couronnée. Les attaques s'échouèrent. Notre loi fut votée.

« Nous étions donc sur nos gardes. Dès les premiers nuages diplomatiques, nous nous mîmes en action. Je ne vous en donne pas d'autres preuves que celle-ci : le 1^{er} août nous avions mobilisé.

« L'Allemagne voulait passer : nous allions arrêter l'Allemagne.

« Liège, Liège n'était pas exactement une place forte. Différents forts indépendants en défendaient les accès. Nous y envoyâmes de suite 20.000 hommes.

« L'Allemagne envoya trois corps d'armée, les trois plus beaux de son empire : ceux du Brandebourg, du Hanovre, de Poméranie.

« Quand le roi apprit cette nouvelle, il dit simplement :

« — Attaqués par ces gens-là, nous aurons chaud !

« Nous eûmes chaud, les Allemands aussi. Ils subirent durant ces journées leur premier désastre. Ils avouèrent eux-mêmes 48.700 tués. Leurs troupes furent si démoralisées qu'on dut les mettre à l'arrière.

« Je ne vous parle pas des autres batailles de Louvain, de Haelen, d'Aerschot, où partout nous avons attaqué et partout nous avons gagné. Nous nous retirâmes stratégiquement devant le nombre, mais toujours après lui avoir porté de terribles balafres au visage. Trois semaines, nous avons retenu les barbares, du 3 au 25 août.

« J'arrive à Anvers. Ce que l'on ignore, c'est qu'une partie de la position fortifiée n'était pas achevée. Cela commandait à l'armée belge de se retirer sur Anvers afin de boucher avec ses poitrines ce que nous n'avions pas eu le temps de faire avec du béton et de l'acier.

« Sous le bombardement, pour accomplir son œuvre, l'armée entra dans la place ; sous le bombardement, après en avoir assuré la défense, pour accomplir une plus grande œuvre encore, elle en sortit tout entière à la dernière limite.

« Il avait toujours été entendu par tous les peuples qu'Anvers était le réduit national, sa chute devait entraîner celle du gouvernement et de la nation. Anvers resta aux mains de l'agresseur comme une veste vide. Le corps s'était dégagé : il filait vers l'ouest.

« Le général commandant les forces anglaises en Belgique, regardant cette retraite, s'écria : « Nous ferons tuer jusqu'au dernier de nos hommes pour couvrir une telle armée. »

« Gardien du flanc gauche des alliés, nous devions gagner l'Yser, nous y installâmes, y tenir, nous avons gagné l'Yser. »

M. de Broqueville doit en arriver à plus d'héroïsme ; son regard toujours haut s'éclaircit davantage.

« On nous avait dit : « Tenez vingt-quatre heures ! »

« L'ennemi nous battait de ses obus. Nous tenions vingt-quatre heures.

« Tenez vingt-quatre heures encore ! nous demandâmes-t-on.

« Plus nombreuse, l'artillerie allemande nous inondait. Nous tenons quarante-huit heures. La troisième journée commençait. Un accident de voie ne permit toujours pas aux secours d'arriver. Fatiguée de tenir, l'armée belge sortit de ses tranchées et fonça. Elle fonda le quatrième jour, et le cinquième, quand arrivèrent les alliés, ils ne la trouvèrent plus sur la rive qu'elle devait garder, mais en avant de l'eau, à la tête du pont leur ouvrant la brèche dans la masse allemande. »

Nous étions trois dans ce cabinet : le premier ministre, le maire de Dunkerque et nous. Chacun croisa les bras sur sa poitrine pour en contenir la sainte poussée.

— Notre roi, ajouta M. de Broqueville,

a décoré de l'ordre de Léopold le 7^e régiment de ligne qui, sur sa demande, a tenu contre un ennemi dix fois supérieur.

« Mais toute l'armée, combattant seule, gagnant chaque fois du terrain, ne se reposant jamais, toute l'armée a été haute, fière, héroïque... »

M. de Broqueville s'arrêta. — Ce n'est pas à moi de le dire.

Vous avez raison, monsieur le ministre, c'est au monde, qui n'attendait que de le savoir.

Albert Londres

UN PORTRAIT DU GÉNÉRAL JOFFRE

LONDRES, 27 octobre. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Le Times publie une remarquable étude de la personnalité du général Joffre due à la plume de son correspondant à Bordeaux.

Après avoir souligné l'énorme différence qui existe entre la guerre au temps de Napoléon et celle d'aujourd'hui, l'auteur de l'article dit :

« Ainsi, toutes les conditions de la guerre sont changées et avec elles les mentalités et les méthodes des commandants. On voit rarement Joffre à cheval. Il passe une partie de ses journées à visiter les lignes dans une automobile rapide. Il est impossible d'inspecter tout les points. Il est donc laissé beaucoup à l'initiative des commandants de corps après que le plan général est arrêté, et cela prive un généralissime du contact personnel avec ses troupes. Il leur est plus ou moins inconnu, et il est probable que le généralissime doit montrer ses papiers à ses sentinelles. »

« Mais en dehors de cela, le général Joffre doit tenir en main tous les fils de cet effrayant système de guerre. Imaginez-vous le général passant de longues heures dans une pièce très simple, avec un récepteur de téléphone à l'oreille. Les généraux qui l'assistent sont perchés sur les cartes et examinent attentivement la nature du pays. Mais Joffre n'a pas besoin de cela ; fleuves, rivières, montagnes et vallées sont profondément gravées dans son cerveau. Sa caractéristique dominante est le calme. Il est aussi calme en temps de guerre qu'en temps de paix. Et cette qualité a fait naître la confiance. Il a cette confiance en lui et il a donné confiance aux autres. Son état-major n'a jamais eu un moment de doute sur son pouvoir de vaincre, et cette conviction s'est propagée dans la masse des troupes. Il s'est rendu populaire, bien qu'il n'ait rien fait pour cela. Au contraire, il évite la popularité. Il vit en dehors de la réclame de presse ; ne la recherche pas et il ne l'aime pas. A ceux qui l'attaquent comme à ceux qui le défendent, il témoigne une indifférence égale. »

« Mais s'il semble ne pas prêter la moindre attention aux attaques, il n'en est pas moins très ouvert aux idées d'autrui, et quand on lui présente un plan possible, il écoute attentivement. Il sait comment combiner ce qu'il y a de meilleur dans ses propres projets et dans ceux des autres. Il est aussi modeste que simple. Sa disposition à accueillir les propositions a nourri cette opinion qu'il est un adaptateur et un organisateur plutôt qu'un stratège. Il est tout cela. Ses campagnes dénotent le soldat aussi bien que l'ingénieur et l'organisateur. Mais sa grande maxime est que dans la guerre rien ne peut être improvisé. Chaque détail doit être pesé. Cela marque sa supériorité sur d'autres commandants modernes. Sa longue préparation a précédé chacun de ses succès. Il réussit parce qu'il prend la peine infinie qu'il est nécessaire de prendre pour réussir. »

« Son œuvre maîtresse est la formation de l'état-major général. Il a réuni les meilleurs cerveaux militaires de France et a coordonné et contrôlé leurs efforts. Il a banni la politique, ce fléau de l'armée française. Cela est d'autant plus à son honneur que ses opinions politiques sont opposées à celles de ses principaux lieutenants. »

« L'écrivain passe ensuite en revue la carrière militaire du généralissime et ajoute :

« Il n'a pas de panache ; il ne pose pas et ne pense pas à tout le type du « beau cavalier » cher aux cœurs des romanesques jeunes filles françaises. C'est un soldat moderne et scientifique. C'est aussi un savant, sans les défauts des savants. Ses grandes connaissances théoriques sont servies par un sens aigu de la pratique. Il comprend le simple soldat et sait ce qu'il peut en attendre. Il sait comment l'exalter quand il le faut et son ordre du jour de la bataille de la Marne était de l'ordre de ceux des généraux de la Révolution étaient faits :

« Vous devez garder le terrain conquis et vous faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

« Vous voyez qu'il est plus direct et moins romantique que Napoléon demandant aux Pyramides de porter témoignage. »

L'article se termine ainsi :

« C'est une guerre de fatigue et de résistance ; celui qui durera le plus longtemps sera vainqueur. C'est une guerre de soldats, dans laquelle la qualité et l'équipement jouent le premier rôle ; c'est une guerre scientifique, de fabrication allemande, opposée à la guerre artistique de Napoléon et le général Joffre est passé maître dans cette guerre nouvelle. »

Le correspondant militaire du Times, dans l'article qu'il publie aujourd'hui, parle de ce portrait du général Joffre présenté par le correspondant du Times à Bordeaux et ajoute « qu'à sa connaissance ce portrait est absolument fidèle et permettrait au public anglais de comprendre mieux et d'apprécier davantage la fermeté de caractère du général Joffre et l'importance des services qu'il a rendus et qu'il rend à la cause des alliés. »

Il ajoute encore :

« C'était, de la part du général Joffre, faire preuve d'une grande témérité que d'oser de mander à des troupes françaises de faire une guerre rampante de positions et de lutter de ténacité avec un ennemi teuton. »

Ce sera l'éternelle gloire de l'armée française si elle triomphe — comme il est certain qu'elle triomphera — d'avoir usé par ces méthodes si peu en accord avec les traditions françaises et cependant si nécessaires, le pouvoir d'endurance des armées allemandes. »

NOUS AVANÇONS EN BELGIQUE, SUR L'AISE ET EN WOEVRE

Succès général

LES RUSSES INFLIGENT AUX ALLEMANDS DES PERTES ÉNORMES

Communiqué officiel du 28 octobre
(15 heures)

Au cours de la journée d'hier, les attaques allemandes dans toute la région entre Nieupoort et Arras ont été beaucoup moins violentes. Nos positions ont été partout maintenues et nous avons continué à progresser au nord et à l'est d'Ypres.

Nous avons également réalisé quelques progrès entre Cambrin (sud-ouest de la Bassée) et Arras. Il se confirme de plus en plus que les pertes allemandes en tués, blessés et prisonniers ont été considérables dans la région du Nord.

Sur la rive droite de l'Aisne, les Allemands ont tenté de nuit une offensive très violente dans la région de Craonne, sur les hauteurs du Chemin-des-Dames ; ils ont été repoussés.

En Woëvre, nos troupes ont continué leur avance dans les bois entre Apremont et Saint-Mihiel, ainsi que dans le bois Le Prétre.

Russie. — Au sud de Varsovie, la bataille s'étend de Rawa au confluent de l'Ilnjaka avec la Vistule, sur un front de 100 kilomètres. Dans la région au nord-est de Rawa, les Russes ont infligé aux Allemands de grosses pertes. Des combats acharnés ont lieu dans les bois entre Kozienice et Radom.

En Galicie, les Russes progressent au sud de Sambor. Ils ont entouré dans la vallée encaissée du Podubja la 38^e division de honved avec des éléments de landsturm et les ont complètement décimés, leur prenant 20 canons et un nombreux matériel.

En Prusse orientale, des tentatives partielles de contre-offensive allemande ont échoué.

On peut dire que les yeux du monde entier sont tournés vers cette petite rivière de la Flandre occidentale, où s'affrontent en ce moment les armées européennes.

L'Yser était peu connue, hier, de la grande masse du public ; maintenant, son nom est sur toutes les lèvres. Il y a longtemps qu'on a dit que le premier résultat des guerres modernes est de nous apprendre la géographie.

Les Allemands, qui ont surtout brillé, depuis le début des hostilités, dans la confection, l'aménagement et l'utilisation des tranchées, ont eu le plus grand tort de vouloir combattre avec toutes leurs forces en ce coin de Belgique, où ils n'ont voulu voir que la route la plus directe pour arriver à Dunkerque et puis à Calais. — Il y a beaucoup trop d'eau, de ce côté, pour qu'on puisse y creuser la terre. A cinquante centimètres de profondeur, les infiltrations noient toute cavité. Loin de pouvoir se tenir pour combattre, selon son habitude, il faut absolument que l'ennemi se montre.

On comprend, dans ces conditions, quelles pertes énormes ont dû lui faire subir les troupes belges, anglaises et françaises qu'il a trouvées devant lui. Tous les rapports s'accordent à dire qu'elles furent effroyables. Plus encore peut-être que dans toute autre rencontre, les généraux allemands, s'inspirant de la volonté démente de celui qui est désormais leur généralissime effectif en même temps que leur empereur, ont prodigué la vie de leurs meilleurs soldats. On a vu tomber des régiments entiers, touchés par la mitraille. On a vu leurs assauts aboutir à des hécatombes.

Ainsi se vide peu à peu le fameux réservoir d'hommes qui passait pour inépuisable et qu'épuise cependant un manœuvre sanguinaire et monstrueux. Ces hommes, on les tue, on les tue, on les tue !

Et dans ce massacre, ce qu'il y a de trappant et de souverainement juste, c'est que l'on voit poindre l'étoile chaque jour plus belle et plus pure d'un peuple, hier encore si modeste et si peu nombreux, quoique brave et actif, qu'on garantissait sa neutralité, et qui bientôt, en récompense de sa loyauté, de son dévouement et de son courage sera un

grand peuple de plus dans la famille européenne.

La Belgique de demain héritera des terres allemandes et prendra sa place dans les conseils des nations. Ses malheurs l'ont sacrée, son roi la glorifie et son peuple qui souffre a mérité le repos et la prospérité — aux bords de l'Yser, comme à Anvers, comme à Haelen, comme à Louvain, comme à Liège.

DERNIÈRE HEURE

Le communiqué du 28 octobre est peut-être un des plus satisfaisants qu'il nous ait été donné de publier. Il a surtout ce caractère frappant, qu'il indique sur tous les points des progrès sensibles de nos armes et des armes de nos alliés, il révèle en outre sur le point principal de l'immense bataille engagée depuis quelques jours, c'est-à-dire dans le sud de la Belgique, un affaiblissement notable des attaques allemandes.

C'est bien ce que nous avions prévu : à force de soumettre à une action intensive, sans mesure et sans répit, cette masse « Kolossale » et puissamment outillée qu'est l'armée allemande, le déséquilibre qui lui sert de chef a réussi à briser son ressort et diminuer ses facultés offensives. Quelque brute qu'on soit, on finit tout de même par se fatiguer, à toujours recevoir des coups. Quelque nombreuse que soit une armée, elle finit par fondre, à toujours être menée à la boucherie.

A l'ouest comme à l'est du vaste champ de bataille européen, la victoire va sourire aux alliés.

Les Anglais sur l'Yser

LE HAVRE, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Le communiqué du 28 octobre belge reçu cette nuit est ainsi conçu :

Les Allemands ont encore dirigé ce matin de violentes attaques sur nos troupes de l'Yser. Vers midi, notre situation était critique et nous commençâmes à reculer. Actuellement (soirée de lundi), les affaires sont redevenues sur notre front et nous continuons à tenir bon entre l'Yser et le chemin de fer de Nieupoort à Calais.

Les Anglais ont poussé jusqu'à Passchendaele, à 7 kilomètres d'Ypres.

[Passchendaele est situé en effet à 7 kilomètres au delà d'Ypres, dans la direction du nord-ouest.]

Les troupes indiennes en action

LONDRES, 27 octobre. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Un envoyé spécial de l'agence Central News dans le nord de la France donne les détails suivants sur la première action à laquelle auraient pris part les troupes indiennes :

La semaine dernière, dit-il, dans les environs de Lille, l'ennemi a attaqué les tranchées anglaises en grande force et la pression du nombre lui a permis d'atteindre nos tranchées que nos hommes ont dû abandonner.

Poursuivant leur avantage, les Allemands entrèrent en contact avec les réserves britanniques qui, sur ce point, se trouvaient être des troupes indiennes. Pendant quelque temps, il y eut une mêlée sauvage. Les Sikhs et les Gurkhas, après une rapide fusillade, se jetèrent sur l'ennemi avec un élan irrésistible. Les Allemands repoussés repassèrent la ligne de nos tranchées, puis celles de leurs propres tranchées, et enfin franchirent, dans leur fuite, une éminence qui se trouvait à l'arrière, tandis que les Sikhs et les Gurkhas semaient le carnage dans leurs colonnes en déroute.

Jamais on ne vit pareille hécatombe au cours de cette guerre cependant si sangninaire. Un officier de l'état-major évalua à 30.000 le nombre des Allemands morts et blessés qui jonchèrent le sol, soit presque la moitié de l'effectif de la colonne d'attaque. Les pertes anglaises ne dépassèrent pas 2.000 hommes.

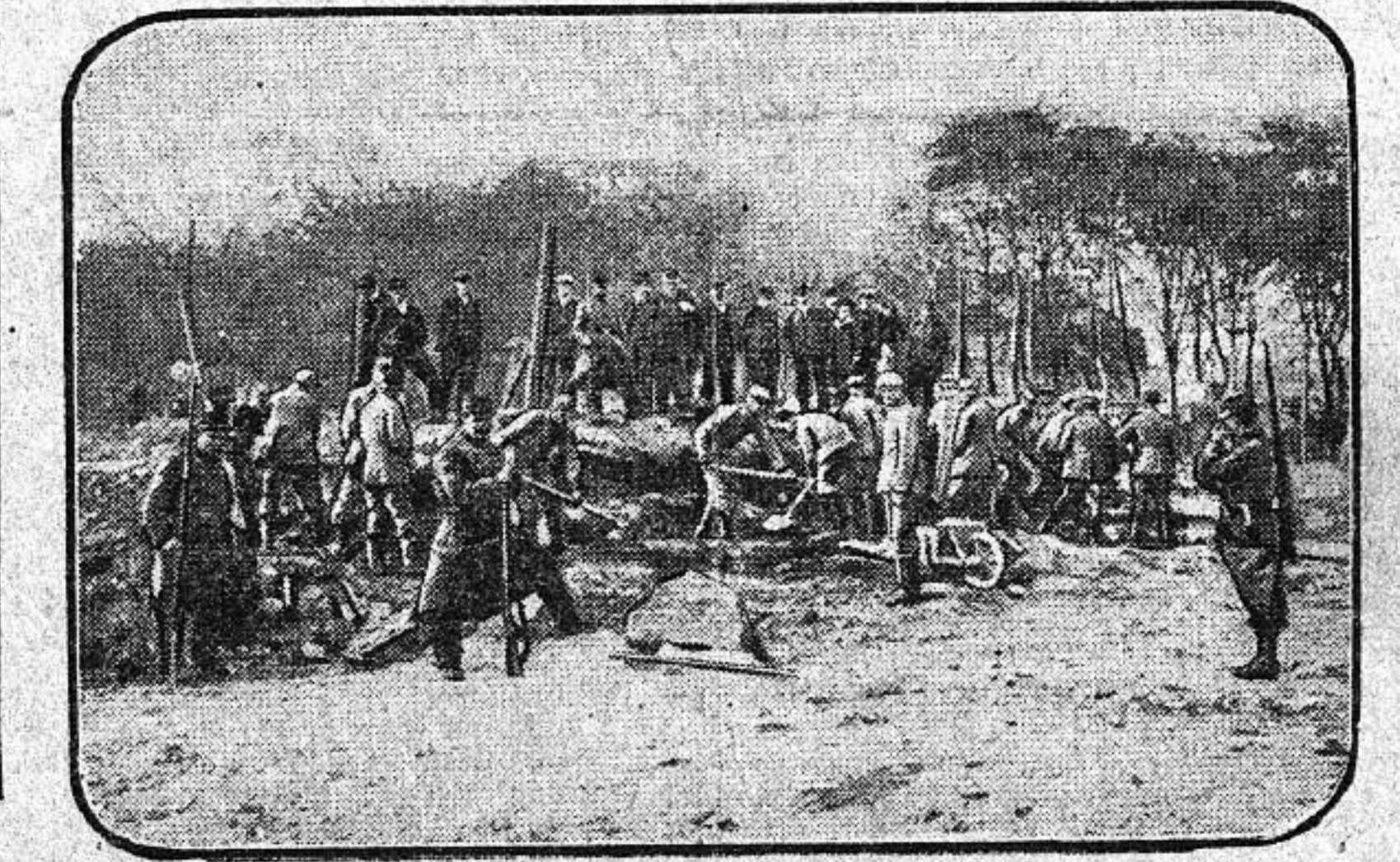
Les Russes poursuivent les Allemands

PETROGRAD, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — La poursuite des troupes allemandes en retraite vers la Pologne et les batailles d'arrière-garde continuent sur tout le front, avec de grosses pertes pour les Allemands, auxquels on a fait des milliers de prisonniers et auxquels on a pris plusieurs batteries et des mitrailleuses.

Les Allemands ont déjà été repoussés jusqu'à Petrokov.

En Galicie, la résistance des Autrichiens faiblit. On leur a enlevé des prisonniers.

Prisonniers allemands au travail près de Saint-Nazaire



20 canons et une quantité de caissons de munitions.

Une attaque ennemie tentée du côté de la Prusse orientale a été repoussée.

Une épidémie de typhus et de dysenterie sévit dans l'armée allemande qui opère en Pologne.

Les journaux du soir se vendent au profit des familles polonaises éprouvées par la guerre.

Une tentative qui échoue

PETROGRAD, 27 octobre. — On annonce que la tentative faite par les Autrichiens pour envelopper l'aile gauche de l'armée du général Broussilow a échoué complètement.

Le 24 octobre, à vingt verstes au sud de Sambor, les troupes russes ont cerné dans un cirque de montagnes la 38^e division de la honved, comprenant ses effectifs du landsturm ; elles ont dirigé sur elles un feu de mousqueterie des hauteurs environnantes.

Quelques soldats seulement ont réussi, à la faveur de la nuit, à se sauver par des sentiers de montagne.

Toute l'artillerie de la division, soit vingt canons, et les trains de ravitaillement sont tombés entre les mains des Russes.

Les défaites des Autrichiens près de Dolina, Stry et Podbouge sont d'autant plus significatives que les Russes les doivent aux attaques hardies et adroites de la cavalerie et à la vaillance de régiments d'infanterie formés après la déclaration de la guerre. (Havas.)

LE CHAUFFEUR DU GÉNÉRALISSIME

Ce n'est ni Boillot, ni Riazal, qui qu'on en ait dit. Le marquis d'Albutha, grand du prince d'Essling, a eu l'honneur d'être l'apprécié, de conduire le général Joffre ; mais son chauffeur ordinaire, c'est le brigadier Edmond Théodore, un brave et bon garçon de vingt et quelques années, ancien mécanicien de marine, à qui rien de ce qui touche l'automobilisme et même l'aviation au point de vue « machine » n'est étranger.

Edmond Théodore, pour le général Joffre un véritable culte.

« Le Père la Victoire », comme il l'appelle, et comme l'appellent d'ailleurs tous ceux qui sont, à titres divers, en contact avec notre généralissime, n'est point bavard, on le sait ; il lui arrive souvent de rester une journée entière sans proférer vingt paroles, et ce n'est pas parce qu'il a peur de parler, mais parce qu'il est un homme de cœur. En revanche, le général n'est guère « casanier ». Il n'est à sa troisième voiture depuis le début de la campagne ; quant au nombre de « pneus » qu'il a usés, je ne puis l'indiquer, à mon grand regret !

LA VÉRITÉ SUR MAUBEUGE

Il est bien plus difficile de détruire une légende que de l'accréditer. Le Matin l'essaiera pourtant, car c'est un devoir de ne jamais laisser planer aucun doute que l'on puisse dissiper, de ne laisser accuser personne que l'on puisse et que l'on doive défendre.

En deux mots : il n'est pas exact que l'artillerie lourde allemande qui a bombardé Maubeuge ait été installée dans une usine de constructions mécaniques existant aux environs de la place forte, sur le terrain du bois de Laniers. Il n'est pas vrai non plus que cette usine soit à aucun titre sous le contrôle de la maison Krupp d'Essen. Elle est la propriété d'une société française, dont les administrateurs sont en majorité nos compatriotes — les autres sont de bons et fidèles Belges. Jamais elle n'a eu sur son domaine la moindre plate-forme montée d'ailleurs pour y placer les pièces de siège des Allemands. C'est ailleurs que de telles installations toutes prêtes ont été trouvées par l'ennemi.

Il a été dit un peu partout que la reddition de Maubeuge s'est effectuée après un siège et un bombardement de quinze jours et une vigoureuse défense de la ville et des forts. Nous sommes en mesure de préciser maintenant les faits et les dates.

C'est dans la journée du 25 août que les Allemands se sont présentés devant la place. Ils ont occupé la ville le 7 septembre, après douze jours de bombardement, dont trois par leur artillerie lourde de campagne et neuf par leurs grosses pièces de siège.

Seuls, les forts nord et est de la défense eurent la possibilité d'intervenir quelque peu. Dès le début, l'artillerie de l'ennemi avait pris position à l'ouest de la ville. Ses batteries étaient composées de pièces de calibre 280 Z et comportaient des tracteurs automobiles avec affûts spéciaux. Leur mobilité était extrême, car tant qu'elles furent en action — et cela dura trois jours et quatre nuits — il fut impossible de repérer leur position toujours changeante ; par suite, de riposter efficacement.

En même temps, l'ennemi procédait par ailleurs et dans une direction tout opposée, à la mise en batterie de gros obusiers de 420 Z, dont l'intervention devait amener à bref délai la reddition de la ville.

Située à 8 kilomètres de la frontière, Maubeuge, entourée de six forts dont deux seulement étaient munis de coulepes, fut soumise alors au feu d'une batterie monstrueuse, établie en territoire belge, aux environs de Pétaillant, à une douzaine de kilomètres de la ville et au nord-est de celle-ci. Le bois de Laniers est bien loin de là, au nord-ouest de Maubeuge et en France !

C'est pour nous et pour les confrères qui, comme nous, ont indirectement mis en cause les administrateurs de la société de constructions mécaniques existant sur ce terrain une véritable obligation morale de rétablir la vérité.

En fait, Maubeuge est tombée parce que ses forts ont été écrasés à longue distance et sans pouvoir riposter par des obusiers de 420 Z maçonnerie ou ils remplacèrent, au jour au lendemain, de gros moteurs électriques.

Les Allemands connaissaient parfaitement cette région... JEAN D'ORSAY.

A LA FRONTIÈRE

La vie en Allemagne

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]

Le long de la route de Berlin à Coblenz et de Coblenz à la frontière hollandaise, la voie ferrée est gardée militairement. Ce sont partout des hussards coiffés du bonnet à poil qui veillent, l'arme au pied.

J'ai vu durant ce long voyage les mêmes champs abandonnés, les mêmes campagnes désertes, les mêmes villes mortes, les mêmes usines silencieuses que j'avais déjà, quelques jours auparavant, aperçues en Bavière.

Tout est silencieux. Dans les prairies, peu de bétail. Les chevaux surtout semblent manquer. Dans les petites villes, peu de monde, peu d'hommes. Je n'ai vu nulle part en Allemagne la vision d'une masse de soldats ; nulle part là-bas, je n'ai eu l'impression du grouillement de recrues que j'ai vu dans des villes de France, à Blois, à Tours, à Orléans...

Hors de Berlin dans la province, dans les campagnes la vie sociale a reçu un choc effroyable. Evidemment les récoltes sont faibles, mais la terre n'a pas été labourée et les usines chôment faute de main-d'œuvre.

Durant le trajet j'ai vu dans les gares quelques scènes intéressantes. A Spandau, près de Berlin, on attendait un convoi de blessés ; les infirmiers vêtus du costume gris, une croix rouge au collet, allaient et venaient tandis que les infirmières, assises sur des bancs, berraient des tartines de pain et versaient du bouillon dans des gourdes... Dans un coin gardé par un soldat, baïonnette au canon, plus de cent civières étaient entassées...

A Hanovre, la vieille cité dont les maisons aux toits pointus se prolaient sur le ciel gris, après avoir dépassé les vastes usines du pneu Continental, dont la marque — un cheval rouge dans un double cercle — se multiplie partout en Allemagne, j'ai croisé quatre trains militaires lourdement chargés d'hommes et de matériel qui, venant de Belgique, se dirigeaient vers Berlin. Derrière les vitres sales des wagons, je voyais les faces blondes, toutes pareilles, des soldats coiffés de la lourde casquette grise à double cocarde blanche et noire, ou jaune et noire...

Plus loin encore, à l'entrée d'une petite ville, dont je ne puis retrouver le nom, j'ai vu, près d'une grande caserne gardée militairement par des uhlands, sabre au clair, un long convoi de blessés transportés dans des autos. De mon wagon, j'apercevais les baches grises, les croix rouges et blanches des voitures couvertes et les linges blancs des hommes étendus sans connaissance dans les autos découvertes...

Dans un de mes précédents articles, je vous ai parlé de mon voyage à Coblenz, de la vision brève mais terrible que j'ai eue de l'empereur d'Allemagne, de l'empereur aux yeux de fauve, aux dents de loup.

Il me reste maintenant à vous dire comment j'ai pu quitter l'infâme pays teuton et au prix de quelles difficultés j'ai pu passer les frontières si bien gardées de l'ennemi...

Depuis cinq jours déjà je vivais en Allemagne, tâchant de maîtriser mes nerfs et me dominant de mon mieux pour ne pas éclater de fureur devant la prétentieuse insolence de toute cette race...

Plusieurs fois j'avais été suivi, une fois même j'avais été fouillé, mais l'absence de tout papier compromettant et mon ignorance de la langue allemande m'avaient sauvé jusque-là...

Maintenant il fallait sortir de la frontière des fauves...

C'est vers midi. Nous sommes dans un village frontalière, entre l'Allemagne et la Hollande ; le cœur battant, je descends de wagon. Il y a deux formalités à remplir : visite des bagages et des passeports... Vais-je échouer au port ?

Non, il faut passer !

A la douane, on examine minutieusement mes bagages et l'on me saisit — devinez quoi ? — trois malheureuses boîtes de chocolat et un paquet de pastilles de menthe ! Il est interdit maintenant d'emporter d'Allemagne aucun aliment ni aucun liquide ! Voilà, ce me semble, une preuve convaincante de l'efficacité du blocus...

Après les douaniers, la police...

Dans un étroit couloir, nous étions cinq cents hommes et femmes entassés... et chacun de nous, à tour de rôle, passait devant un commissaire civil et un grand officier drapé dans une cape bleue et coiffé d'un superbe casque à pointe noir et argent...

C'est mon tour... Le commissaire regarde mon



DERNIERE HEURE



BATAILLE DE L'YSER

Une lutte plus acharnée se livre sur les bords du canal que les Allemands avaient ordre de franchir

Nord de la France, mardi. — Il y avait 2.500 Allemands morts dans le canal de l'Yser, ce matin, après le combat de la nuit. Beaucoup d'entre eux étaient noyés, d'autres tués à la baïonnette. L'eau était complètement rouge.

Les rues de Dixmude étaient obstruées par les cadavres. Les troupes allemandes avaient reçu l'ordre d'enfoncer les lignes alliées, à quelque prix que ce fût.

Un officier allemand capturé confirma qu'il en était ainsi : le « retard » de plus d'une semaine marqué pour le simple passage de ce cours d'eau avait exaspéré l'esprit autocratique du militarisme prussien. Il faut traverser cette nuit, même si cela doit coûter des milliers d'hommes. Tels furent les ordres qui furent donnés.

Et les soldats allemands firent de leur mieux. Près de dix mille d'entre eux y laissèrent la vie.

Les ennemis se jetèrent en avant à travers le cours d'eau, mais une fois sur l'autre rive, ils ne purent faire davantage, décimés par la mousqueterie, mis en pièces par les shrapnells, repoussés à la baïonnette même par mère par leurs propres troupes.

Dès le petit jour, cette mêlée sanglante devint si farouche que nul ne pouvait se figurer qu'il s'agissait là d'une simple attaque.

Un torrent de mines

La route principale de Bruges à Nieupoort bifurque juste au-dessous de Saint-Pierre-Capelle et traverse l'Yser en deux points.

Par ces deux routes et par le terrain situé entre elles, les Allemands ont lancé une attaque terriblement dévastée sur les troupes alliées. Dans le même instant, une autre force attaquait Dixmude de la route de Lede et de la région voisine.

Dans la boucle de la rivière, presque à l'est de Pervyse, furent poussées des mitrailleuses chargées de défendre les forces alliées quant sur les deux côtés. L'artillerie tonna bientôt de toutes parts. Mais ce n'était pas effectivement un combat de pièces, car il fallut le revolver et l'arme blanche intervenir surtout.

Les Allemands se ruèrent sur les ponts, mais ils y perdirent des centaines d'hommes sous le feu croisé des mitrailleuses qui les décimèrent terriblement. Ils parvinrent cependant à traverser, les alliés n'ayant pu résister à leur poussée.

Un éclaireur cycliste qui faisait le coup de feu derrière sa machine, par le pont sud, fut repoussé à bicyclette sur le corps par cette avalanche d'hommes.

Un Allemand, dit-il, essaya avec sa baïonnette de me poignarder à travers les rayons de mes roues. Il visa deux fois et fichta sa lame inoffensive contre la chaîne du cycle. Il jura et recommença, mais cette fois il m'atteignit à la jambe.

« Je tirai sur lui deux coups de revolver, mais sans le blesser. Il m'abandonna enfin pour rejoindre ses camarades. »

Les ennemis coururent droit aux tranchées belges qui les recurent à l'arme blanche. Un Belge, géant qui venait de la colonie britannique pour combattre, se servait de son fusil comme d'une barre de fer et abattait les hommes l'un après l'autre jusqu'à ce qu'une balle à la cuisse le rendit impuissant.

La bataille dans l'eau

En définitive, 5.000 Allemands traversèrent l'Yser, mais pas d'entre eux ne le repassèrent. Ceux du nord et du nord-est de Dixmude, environ 2.000, furent décimés par la cavalerie et l'infanterie belges, les cavaliers ayant mis pied à terre.

La mêlée sur les rives du canal et dans les eaux du canal même donna lieu à des scènes furieuses, ainsi que l'amoncellement des corps en fournit le lendemain l'effrayant témoignage.

Environ 3.000 soldats d'infanterie allemande entrèrent à Dixmude et gardèrent la position quelque temps. Mais attaqués par l'artillerie et la mousqueterie, ils en furent délogés peu à peu. Les Allemands ne se précipitèrent hors des maisons branlantes pour être mitraillés par un sirocco de shrapnells et abattus dans les rues. Le dimanche matin, la bataille s'arrêta. Il y avait des morts et des blessés partout : Dixmude était un véritable cimetière.

L'héroïsme des alliés

Mais dans les bois voisins, les Allemands se terraient, encore hésitants. Ils tenaient une position sous un feu désespéré et attendaient éventuellement le renfort : leur position ne devait pas rester permanente, car ils auraient subi, en traversant l'Yser, le même sort que leurs camarades durant la semaine, qui passaient le cours d'eau pour y trouver la mort.

Les lignes belges et françaises se retirèrent momentanément du front du combat. Elles montrèrent pendant toute l'action un héroïque courage. Les blessés belges furent évacués sur Dunkerque, et l'armée belge de tous ces hommes était si rétabli rapidement pour retourner au feu. (Daily Mail.)

La bataille reste indécise

AMSTERDAM, 27 octobre. — Une dépêche de Suiss au Telegraf décrit la bataille qui se livre actuellement dans la Flandre occidentale, laquelle est très acharnée.

Les obus des navires de guerre font de grands ravages dans les troupes allemandes. Les canons ennemis installés à Nieupoort et à Ostende répondent.

Les Allemands ont encore traversé l'Yser à plusieurs reprises, mais chaque fois, ils ont été repoussés par l'artillerie et les mitrailleuses.

La bataille qui se livre entre Dixmude et Ypres et tout le long de l'Yser est encore indécise.

Les blessés continuent à affluer en grand nombre à Bruges.

Des troupes allemandes patrouillent dans les dunes situées le long de la côte. (Havas.)

LE NOUVEAU MINISTRE HOLLANDAIS DE L'AGRICULTURE

AMSTERDAM, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — M. Pseuma, directeur des sociétés mutualistes agricoles et horticoles, a été nommé ministre de l'agriculture.

LA POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE A L'ÉGARD DE LA HOLLANDE

AMSTERDAM, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Le sous-secrétaire d'Etat du ministère des affaires étrangères d'Allemagne, M. Zimmermann, a déclaré à M. Troelstra, leader socialiste hollandais, que le gouvernement allemand respecterait absolument l'indépendance et l'intégrité de la Hollande.

Un rapprochement économique éventuel entre la Hollande et l'Allemagne après la guerre ne pourrait se faire que d'une manière amicale.

CALAIS A TOUT PRIX

N'ayant pu avoir Paris, le kaiser ordonne à ses troupes de s'emparer de Calais, coûte que coûte

BERGEM, 18 octobre. — Le Sächsischer Staats Anzeiger publie une déclaration du général von Ardenne qui veut dire, reproduite, car elle démontre bien que les Allemands ne doutent de rien :

Si la garde que monte l'Angleterre devant nos positions navales de Borkum, Wilhelmshaven, Heligoland et Brunsbüttel est presque impossible dans les circonstances actuelles — et jusqu'à présent elle n'a eu aucun résultat — elle deviendra tout à fait impossible lorsque la Belgique et les côtes du nord de la France, jusqu'à l'embouchure de la Seine, seront en notre possession.

Avec le temps, nous nous rendrons maîtres de Calais et probablement aussi de Dieppe et du Havre. A Calais, la Manche n'a qu'une largeur de 35 à 40 kilomètres et nos canons de 305 ont une portée de 22 kilomètres. La portée de nos obusiers de 420 est plus grande et d'autre part notre artillerie réserve encore d'autres surprises aux Anglais.

Dans les ports français nous aurons d'admirables bases pour nos torpilleurs, nos sous-marins, nos croiseurs et même pour nos Zeppelins. Ces bases pourront être rendues absolument impenetrables du côté de la mer par de doubles ou triples rangées de mines ancrées dans le lit de la Manche. Il est assez facile de poser ces mines.

Si un triple rang de mines est immergé entre les côtes française et anglaise, les grands ports de l'ouest (Plymouth, Plymouth, etc.) seront coupés de la mer du Nord, et la route par le nord de l'Ecosse sera rendue difficile.

Nos torpilleurs et sous-marins entrèrent aussi en action. Ces derniers jouèrent un grand rôle dans la pose des mines.

Lorsque ces mines seront immergées, on construira des forts pour l'artillerie lourde et des hangars pour les dirigeables. Une guerre d'embuscade faite par nos sous-marins avec l'appui de nos navires aériens causera de vives inquiétudes à nos ennemis.

Dans les ports français situés en face de la côte anglaise, notre flotte de croiseurs trouvera d'excellentes bases. Là, elle menacera le commerce anglais. Déjà ceux de nos croiseurs qui tiennent la mer gênent considérablement le ravitaillement de l'Angleterre, en détruisant les navires qui transportent des vivres.

Malgré les mines posées par les Anglais, malgré sa flotte nombreuse, l'Angleterre craint une invasion allemande. Quand la côte française sera en notre pouvoir, une telle invasion sera considérée maintenant comme une affaire d'ordre, et deviendra possible, spécialement si l'Angleterre continue à envoyer des troupes sur le continent. (Daily Mail.)

LA RÉOCCUPATION PAR LES GRECS D'UNE PARTIE DE L'ÉPIRE

ATHÈNES, 27 octobre. — A la Chambre des députés, M. Venizelos, interpellé au sujet de la réoccupation d'Argyro-Castro et de Premeti, a confirmé que les troupes grecques, sur l'ordre du gouvernement, s'étaient avancées et avaient réoccupé ces districts.

M. Venizelos s'est empressé de déclarer que l'avance des troupes grecques n'avait aucun but de conquête, mais qu'elle devait être considérée comme une simple mesure de police dictée par des raisons humanitaires et pour assurer la sécurité des confins du royaume. La Grèce continue à reconnaître la décision de la conférence de Londres au sujet de l'Albanie et reste fidèle aux engagements qu'elle a pris dans sa note du 21 février.

M. Venizelos conclut :

« Le but de la réoccupation est de rétablir l'ordre, de garantir la sécurité, de rendre possible le retour des exilés, de leur permettre ainsi d'effectuer les semailles annuelles et de permettre, en temps utile, l'application normale de l'arrangement de Corfou, lorsque les puissances pourront établir les conditions nécessaires à cette application. » (Havas.)

L'Italie ne s'en inquiète pas

ROME, 27 octobre. — L'occupation provisoire de l'Épire par les troupes grecques ne semble pas devoir créer de graves préoccupations en Italie, en raison de l'assurance formelle donnée par M. Venizelos que les décisions de la conférence de Londres seront respectées. (Havas.)

LA TERRE TREMBLE EN ITALIE

LUQUES, 27 octobre. — Des secousses sismiques ont été ressenties ce matin dans toute la province.

A Luques, deux maisons ont été lézardées.

A Pescia, Bagni-di-Montecatini et Bugiano, plusieurs maisons ont été endommagées.

Le clocher d'Uzzano et la voûte de l'église de Pietrasanta se sont écroulés.

Trois soldats ont été blessés à Pietrasanta. (Havas.)

LE CHOLÉRA EN AUTRICHE LE DANUBE EST INFECTÉ

ROME, 26 octobre. — Des lettres reçues de Vienne affirment que la Basse-Autriche est infectée par le choléra.

A Vienne on enregistre quotidiennement des centaines de cas ; à Krems, on compte cinq cent personnes atteintes.

On signale aussi plusieurs cas en Hongrie.

Une analyse des eaux du Danube a démontré la présence de microbes du choléra. (Times.)

LE SOCIALISME INTERNATIONAL AURA SON BUREAU A LA HAYE

STOCKHOLM, 28 octobre. — Le comité de concours des ouvriers scandinaves s'est réuni à Stockholm ces jours derniers.

Le leader socialiste néerlandais Troelstra assistait à la séance.

Toutes les réponses parvenues jusqu'ici de divers pays acceptent la proposition d'établir provisoirement le bureau socialiste international à la Haye.

On a aussi constaté l'unanimité des vues au sujet d'une conférence éventuelle à la Haye au début du mois de décembre.

Les socialistes américains, qui avaient proposé que le congrès international fut tenu à Washington, ont été invités télégraphiquement à prendre part à la conférence de la Haye. (Havas.)

SECOURS AUX BELGES RÉFUGIÉS EN HOLLANDE

LA HAYE, 27 octobre. — Le gouvernement des Pays-Bas a demandé au Parlement d'ouvrir un crédit de trois millions de florins pour l'entretien des réfugiés belges. (Fournier.)

L'AVANCE Russe

Les attaques allemandes ont été repoussées sur tout le front — Le succès de nos alliés s'affirme

PETROGRAD, 27 octobre. — Communiqué de l'état-major. — Des combats sont engagés sur le front de la Prusse orientale. Nous avons repoussé les attaques acharnées des Allemands dans le rayon de Bakalarzewo.

A Gombin, sur la rive gauche de la Vistule, nous nous sommes emparés d'un train et de prisonniers allemands.

Le 26 octobre, le front de combat s'étendait de Koutno jusqu'à l'embouchure de l'Ilzanka, en passant par Jozow, Rawa, Nowemiasio, Bialobrzegi et Glowaczew.

Parmi les troupes allemandes se trouvent de nouvelles formations.

La bataille a été particulièrement acharnée dans le rayon Jezzow-Rawa, où nous nous sommes emparés d'une partie des positions ennemies.

Nous avons remporté un succès dans la direction de Nowo-Alexandria-Zwohlen, où l'ennemi bat en retraite. Nous avons fait prisonniers 50 officiers et 3.000 hommes et nous nous sommes emparés d'un certain nombre de mitrailleuses ainsi que de huit canons.

Au sud de Solec, nos troupes qui ont traversé la Vistule ont capturé huit officiers et 300 hommes, ainsi que des mitrailleuses.

Dans la région située au sud de Przemysl, nous nous sommes avancés en combattant jusqu'à la ligne de chemin de fer Staremasio-Turka. (Havas.)

La panique en Prusse orientale

PETROGRAD, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Les Russes avancent rapidement vers la Posnanie. La majeure partie des troupes allemandes en retraite fut forcée d'accepter une bataille très favorable aux Russes. Sur un seul point, plus de trois mille ennemis furent faits prisonniers ; des canons, des mitrailleuses et des convois furent aussi enlevés à l'ennemi.

Des combats acharnés ont également eu lieu en Prusse orientale.

Cent mille Autrichiens prisonniers des Russes

PETROGRAD, 28 octobre. — On télégraphie de Kiew, que le nombre des prisonniers autrichiens amenés dans cette ville depuis le commencement de la guerre dépassait hier 100.000 hommes. (Havas.)

ABUS DU DROIT DE SÉJOUR DANS LES PORTS NEUTRES

TOKIO, 25 octobre. — Le gouvernement japonais a adressé une protestation aux Etats-Unis au sujet du séjour prolongé d'un croiseur allemand à Honolulu.

Le croiseur allemand Goeben, qui y procède à des réparations qui ne sont pas encore achevées. (Daily Mail.)

LA REBELLION EN AFRIQUE DU SUD

LONDRES, 27 octobre. — Le bureau de la presse publie une dépêche du gouverneur général de l'Union sud-africaine, annonçant que le gouvernement, ayant eu vent de préparatifs de rébellion dans les districts du nord de l'Etat d'Orange et dans les districts occidentaux du Transvaal, a pris des précautions pour maintenir l'ordre sans effusion de sang.

Les burghers du nord de l'Orange et du Transvaal occidental ont été réquisitionnés, ainsi que les approvisionnements militaires, par ordre des généraux Christien, Dewet et Bryers.

Des commandos rebelles armés, qui s'étaient déjà formés dans la ville de Heilbron, ont été arrêtés.

Des fonctionnaires du gouvernement ont arrêté un train à Reitz ; les citoyens armés, appartenant aux forces de défense, qui s'y trouvaient ont été désarmés.

Le gouvernement sud-africain prendra toutes les mesures nécessaires. Il compte sur le loyalisme de la grande majorité des citoyens pour l'aider à maintenir l'ordre. (Information.)

Le traité Maritz en fuite

CAPETOWN, 26 octobre. — On annonce officiellement que les troupes du traité Maritz ont été complètement battues à Katsamas.

Le colonel lui-même a été blessé et s'est enfui sur le territoire allemand.

Le traité Maritz a été publié une lettre écrite par le colonel Maritz au colonel Brits. Cette lettre contient la copie d'un traité conclu entre le colonel Maritz et le gouvernement allemand.

Le traité demandait au colonel Brits de souscrire aux conditions de cet accord ; dont les principales clauses stipulaient que si l'Afrique du Sud était déclarée indépendante, elle en serait entièrement, soit partiellement, le gouverneur du Sud-Ouest africain allemand prendrait toutes les mesures pour que les nouveaux Etats fussent reconnus le plus tôt possible par l'empire allemand et compris dans le traité général de paix. (Daily Mail.)

UNE ADRESSE DU COMITÉ FRANCO-POLONAIS A M. MALVY

BOURDEAUX, 27 octobre. — Le Comité franco-polonais vient d'adresser à M. Malvy, ministre de l'intérieur, le télégramme suivant :

Le Comité franco-polonais, réuni extraordinairement, prie le ministre de l'intérieur de transmettre au gouvernement français l'expression de sa joie et de sa gratitude de voir les Polonais assimilés aux Alsaciens-Lorrains dans toutes les mesures de faveur. Le Comité franco-polonais est plein de confiance dans la victoire définitive méritée par le fier esprit de la nation française et assurée par la vaillance de son héroïque armée.

Le Comité confond la France et la Pologne dans ses sincères vœux de bonheur. (Information.)

DRAME DE LA MISÈRE

MELUN, 27 octobre. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Un drame navrant vient de se dérouler à Pompiere, petit hameau du canton de Rozoy-en-Brie. Une fermière, Louise Woivre, dont le mari est mobilisé, après avoir absorbé le contenu d'un flacon de laudanum, s'est précipitée dans les puits de sa ferme avec deux enfants, âgés de trois ans et de deux semaines. Ce triple suicide est attribué à la misère. (Information.)

LOUGRE HOLLANDAIS COULÉ PAR UNE MINE

AMSTERDAM, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Le lougre néerlandais Maria-Christina, de Vlaardingen, a heurté une mine à quarante lieues nord-ouest de Muiden.

Le bâtiment a coulé et l'équipage s'est noyé.

ARRESTATION EN MER DES RÉSERVISTES ENNEMIS

LONDRES, 28 octobre. — Le correspondant particulier du « Times » apprend que de nouveaux ordres ont été donnés selon lesquels les réserves ennemies se trouvant à bord des navires neutres en haute mer doivent être arrêtés. (Havas.)

APPEL DE M. VIVIANI

Le président du conseil prend des mesures pour venir en aide aux populations victimes de la guerre

BOURDEAUX, 27 octobre. — M. René Viviani, président du conseil, vient d'adresser à tous les préfets le télégramme suivant :

Monsieur le préfet,

Le gouvernement se préoccupe à l'heure actuelle de venir en aide, par tous les moyens dont il dispose, aux populations qui sont victimes de la guerre.

Dans ce but, certain d'avance qu'il répondra aux vœux du pays tout entier, il se propose de faire appel aux régions que leur situation préserve des attaques de l'ennemi, pour leur demander d'apporter aux départements envahis les secours de leurs propres ressources. Il demandera aux Chambres le vote des crédits par lesquels la nation contribuera aux dépenses nécessaires.

Afin de posséder une base d'appréciation qui lui permette de mesurer la dépense, le gouvernement vous recommande de faire, dans les conditions que je précise, les constatations nécessaires. Il appartient aux municipalités de faire dresser les constats de destruction qui ont atteint aussi bien les immeubles que les terres, les instruments aratoires, le cheptel.

Je compte sur vous pour les en avertir. Quand ces municipalités vous auront adressés ces constats, vous voudrez bien les faire examiner. Toutes les fois que les municipalités ne vous auront pas saisi des constats opérés par leurs soins vous voudrez bien prendre l'initiative ; les résultats de cette enquête devront être ensuite, et dans le délai le plus bref, adressés par vous au ministère de l'intérieur.

Les ministres compétents donnent d'ailleurs des instructions à leurs agents, les ingénieurs des ponts et chaussées, les inspecteurs départementaux et les professeurs d'agriculture, qui sont chargés de se mettre à votre disposition.

J'ai pensé qu'il convenait de donner dès aujourd'hui à la population éprouvée de votre département l'assurance qu'elle n'est pas abandonnée dans sa détresse. Vous voudrez bien porter à sa connaissance les dispositions du gouvernement, qui espère ainsi à la fois rendre plus étroits les liens de solidarité nationale et affermir le courage de ceux qui sont frappés.

Le président du conseil, René Viviani.

Don généreux

BOURDEAUX, 27 octobre. — Dans sa séance du 23 octobre dernier, le conseil général du département d'Oran a voté la résolution suivante, dont il vient d'adresser le texte au ministre de l'intérieur :

Le département d'Oran a l'honneur de consacrer à l'adoucissement des misères subies par les départements envahis une somme de un million. Le conseil général décide que les Belges participeront à la répartition de ce crédit de un million. (Information.)

L'IRRITATION DES SUISSES

BRUXELLES, 27 octobre. — Il se confirme que le Taube qui passa sur Belfort vendredi dernier survola la frontière suisse.

CATASTROPHE MINIÈRE AUX ETATS-UNIS

NEW-YORK, 27 octobre. — D'après une information reçue de Saint-Louis, deux cent cinquante mineurs ont été ensevelis dans la mine de Royalston (Illinois) par suite d'une explosion de grisou. (Havas.)

LE COMMANDANT D'ANVERS INTERDIT LE PILLAGE

AMSTERDAM, 28 octobre. — Une dépêche d'Anvers annonce qu'une proclamation du commandant militaire de la ville interdit aux soldats de piller les propriétés et d'autoriser les réquisitions que sur son ordre écrit. (Information.)

FRANÇOIS-JOSEPH MALADE

LONDRES, 27 octobre. — Le Star reçoit de Rome un correspondant annonçant que des lettres privées parvenues de Vienne disent que l'empereur François-Joseph souffre d'asthme et d'insomnies ; il est très faible et très affecté par l'épidémie de choléra qui sévit parmi ses troupes. Cette épidémie est considérée dans certains milieux comme un châtiement de Dieu. (Fournier.)

SUICIDE DU GÉNÉRAL VON BESELER

ROTTERDAM, 27 octobre. — La nouvelle de la mort du général von Beseler a été reçue ici.

Le général von Beseler commandait, en chef les troupes qui ont attaqué la ville d'Anvers.

On déclare qu'il s'est suicidé, jeudi dernier, à Bruges. (New York Herald.)

LE JOUG ALLEMAND EN BELGIQUE

AMSTERDAM, 27 octobre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Le correspondant de l'Handelsblad mande que depuis plusieurs jours, les Allemands envoient d'Anvers des provisions de toute sorte vers une destination inconnue.

La population redoute d'être bientôt privée de vivres.

Les Allemands ont saisi un grand nombre d'automobiles hollandaises qui avaient passé la frontière belge.

Les autorités allemandes ont interdit le tourisme en auto et à bicyclette sur le territoire belge.

LE GÉNÉRAL BOTHA SUR LE FRONT

LONDRES, 28 octobre. — Officiel. — Le général Botha a quitté Pretoria pour le front. (Information.)

CHAMP DE MINES ALLEMANDES SUR LA CÔTE IRLANDAISE

LONDRES, 28 octobre. — On a découvert, à vingt milles de l'Ile Tory, située au nord-ouest de l'Irlande, un champ de mines posées par les Allemands, dont on n'a pu déterminer encore l'étendue exacte.

Les armateurs en ont été avisés et il leur a été recommandé de faire passer leurs navires à soixante milles au large de l'Ile Tory. (Information.)

Un steamer coulé

LONDRES, 28 octobre. — Un steamer anglais de 5.000 tonnes a été coulé, près de l'Ile Tory, par une mine.

Le capitaine et treize matelots se sont noyés. On a recueilli les trente autres hommes de l'équipage. (Information.)

JOURNAUX DE FRANCE et de l'ÉTRANGER

BOURDEAUX, 28 octobre. — Le Journal Officiel publie :

Décret aux termes duquel il est accordé sous les conditions et réserves déterminées par les décrets des 14 août, 1^{er} et 27 septembre 1914 un délai de trois mois pour le paiement des loyers qui, soit par leur échéance normale, soit par leur échéance prorogée par les décrets précités, deviendront exigibles à dater du 1^{er} novembre jusqu'au 31 décembre inclusivement, les congés, les baux prenant fin sans congé ainsi que les nouvelles locations concernant les locaux appelés sous les drapeaux sont régis par les dispositions ci-après :

1^{re} — Est suspendu pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, l'effet des congés qui se produira à son terme usuel ou à la date de prorogation de l'article 3 du décret du 27 septembre et le 31 décembre inclusivement ;

2^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

3^{de} — Antérieurement au 1^{er} novembre 1914, les locaux ayant fait l'objet des suspensions de congé, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

4^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

5^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

6^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

7^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

8^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

9^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

10^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

11^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

12^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

13^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

14^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

15^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

16^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

17^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

18^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

19^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

20^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

21^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

22^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

23^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

24^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

25^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

26^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article 3 du décret du 27 septembre 1914, les baux prenant fin sans congé, qui, soit à la date fixée par le contrat, soit à la date de prorogation prévue à l'article 3 précité, viennent à l'expiration entre le 1^{er} novembre et le 31 décembre inclusivement ;

27^{de} — Les prorogés pour une période de trois mois, sous les conditions et réserves déterminées par l'article

